



HAL
open science

Compte Rendu de Geographical Typology and Linguistic Areas. With special reference to Africa. Osamu Hieda, Christa König and Hiroshi Nakagawa (eds.)

Mark van de Velde

► **To cite this version:**

Mark van de Velde. *Compte Rendu de Geographical Typology and Linguistic Areas. With special reference to Africa.* Osamu Hieda, Christa König and Hiroshi Nakagawa (eds.). 2013. halshs-01100099

HAL Id: halshs-01100099

<https://shs.hal.science/halshs-01100099v1>

Submitted on 5 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Osamu HIEDA, Christa KÖNIG & Hiroshi NAKAGAWA (éd.). — *Geographical Typology and Linguistic Areas. With special reference to Africa*. Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2011, 320 p.

L'ouvrage collectif *Geographical Typology and Linguistic Areas* est le résultat d'une conférence tenue à Tokyo en mai 2009. Il contient seize contributions sur le thème de la géographie linguistique. Les directeurs de l'ouvrage ont choisi une approche inclusive, en acceptant toutes les contributions présentées lors de la conférence. Le résultat est une collection plutôt hétérogène, que ce soit du point de vue de la thématique, de la méthode ou de la qualité des contributions. Ceci reflète, en quelque sorte, le statut émergent de l'approche aréale en tant que (sous-)discipline de la linguistique comparative, à la recherche de fondements théoriques et méthodologiques plus cohérents. Certains auteurs proposent un résumé de leurs travaux antérieurs sur le sujet (A. Aikhenvald, B. Heine, C. König et Y. Matras), ce qui peut être utile pour les lecteurs qui cherchent une introduction dans le domaine de la linguistique aréale. Malheureusement, trois de ces résumés ont été faits avec peu de soin et donnent une impression de copier-coller rapide. Les autres chapitres sont des contributions originales, souvent basées sur des données de première main et donc précieuses, même si elles ne sont pas toujours en lien avec la thématique du livre. Une synthèse générale n'étant pas vraiment possible, je me limiterai dans ce qui suit à une description succincte du contenu des seize chapitres dans leur ordre d'apparition. Je discuterai de façon plus approfondie les chapitres dont le contenu me paraît particulièrement pertinent pour la thématique du volume ou dont les analyses me paraissent problématiques. Par ailleurs, j'essaierai de souligner les liens entre les différents chapitres, ce qui manque un peu dans l'introduction à tendance énumérative de C. König.

Alexandra Y. Aikhenvald

Areal Features and Linguistic Areas: Contact-induced Change and Geographical Typology

Le chapitre d'A. Aikhenvald est conçu comme une introduction générale à l'étude des aires linguistiques. Il commence avec un aperçu des caractéristiques des aires linguistiques et une discussion de quelques mécanismes de changement linguistique déclenché par le contact des langues (réanalyse, extension par analogie, ...) pour se terminer avec un exemple des résultats de contact intensif entre trois langues du bassin du Vaupés en Amazonie, à savoir le tariana, le tucano et le hup. Un des buts du chapitre est de démontrer l'intérêt d'étudier les

aires linguistiques à deux échelles, celle des grandes aires linguistiques qui peuvent être définis à l'aide d'un nombre de traits typologiques que les langues y ont en commun, et celle des micro-aires, où l'on peut démontrer comment ces traits se répandent et se reproduisent exactement.

Bernd Heine

Areas of Grammaticalization and Geographical Typology

Le chapitre de Bernd Heine commence par un aperçu de quelques aires linguistiques qui ont été proposées dans la littérature -sans distinguer entre macro-aires et micro-aires comme le fait A. Aikhenvald dans le chapitre précédent- et l'affirmation selon laquelle la reconnaissance de ces aires linguistiques n'aurait pas servi à grand-chose. Leur reconnaissance n'aurait quasiment jamais contribué à une meilleure connaissance de l'histoire des aires en question, ni vraiment à une meilleure analyse grammaticale synchronique de leurs langues. Heine propose d'abandonner les approches traditionnelles, à savoir l'étude de la distribution aréale d'un nombre de traits typologiques ou, à l'inverse, l'étude d'une zone géographique naturellement délimitée pour déterminer si les langues parlées dans cette zone partagent des traits typologiques (voir le projet Eurotyp). Il soutient en revanche que la meilleure approche est d'étudier les aires de grammaticalisation, c'est-à-dire des groupes de langues géographiquement adjacentes qui ont subi le même processus de grammaticalisation dû au contact. Cette approche implique deux choix logiquement indépendants. Le premier est de ne pas essayer de définir des *Sprachbünde* en termes d'un nombre de traits typologiques partagés par la (quasi-)totalité des langues membres, mais d'étudier des isoglosses isolées. Ceci évite le problème des isoglosses qui ne se recouvrent pas et les discussions peu intéressantes sur les frontières exactes des aires linguistiques. Le deuxième choix est celui de proposer un scénario historique précis qui explique la distribution géographique actuelle d'un trait typologique donné. Bien que ces deux choix me paraissent tout à fait justifiés, leur association avec le concept de grammaticalisation tel qu'il est interprété par un grand nombre de chercheurs est problématique pour deux raisons. Premièrement, beaucoup de phénomènes linguistiques pour lesquelles une approche aréale est pertinente ne sont pas explicables en termes de grammaticalisation. Ainsi, un trait aréal très important discuté dans la contribution de Tom Güldemann (voir ci-dessous) est une restriction d'ordre phonotactique qui stipule un nombre maximal de syllabes par thème. Restreindre les types de changements pris en compte à ceux explicables en termes de

grammaticalisation me paraît donc arbitraire. Deuxièmement, la notion de grammaticalisation telle qu'elle est généralement utilisée fait l'amalgame entre différents types de changements linguistiques, qui, certes, se produisent souvent conjointement et qui ont tous tendance à être unidirectionnels, mais qui sont tout de même logiquement indépendants et qu'on aurait intérêt à mieux séparer. J'y reviendrai dans la discussion du chapitre d'Osamu Hieda.¹

Heine illustre son approche à l'aide de deux études de cas. La première est une micro aire de grammaticalisation comprenant deux langues tanzaniennes, le datooga (nilotique) et l'iraqw (couchitique), qui ne sont pas généalogiquement apparentées, et qui ont en commun une polysémie pour les sens 'ventre', 'dans' et 'dessous'. La conceptualisation de l'espace en termes du corps de l'animal et la grammaticalisation suivante du nom pour 'ventre' vers la préposition 'dans, sous' en iraqw seraient dues au contact avec le datooga. La deuxième illustration propose une typologie des marqueurs du réfléchi dans les langues africaines selon trois sources nominales de grammaticalisation, les mots pour 'tête', 'corps' et 'vie, âme'. Le mot pour 'corps' est la source de grammaticalisation par défaut pour les langues africaines qui ont un morphème du réfléchi à origine nominale. Les deux autres sources de grammaticalisation ont une distribution géographique plus ou moins cohérente.

Christa König.

Case Marking and Linguistic Geography

La contribution de Christa König est basée sur son étude typologique des systèmes casuels dans les langues africaines, publiée sous forme de monographie (König 2008). Dans ce chapitre, l'auteur se limite à l'examen de quelques langues parlées dans la région frontalière entre l'Ethiopie, le Kenya, l'Ouganda et le Soudan (du Sud). C. König affirme, d'une part, que le système casuel des langues couchitiques centrales (Central Cushitic) a été influencé par celui des langues éthio-sémitiques, qui ont un système de type accusatif. D'autre part, un certain nombre de langues du phylum nilo-saharien aurait acquis un système casuel de type « nominatif marqué » dû au contact avec les langues couchitiques orientales (Eastern Cushitic). Le système casuel de type nominatif marqué a en commun avec le système accusatif que les relations A et S se comportent de la même façon, tandis que O se comporte différemment, mais a en commun avec le système ergatif le fait que le cas pour O est non-

¹ J'utiliserai le terme tel qu'il est utilisé par les auteurs.

marqué. Pour l'auteur, un cas est non-marqué lorsqu'il (i) n'est pas encodé morphologiquement, (ii) est utilisé dans le plus grand nombre de contextes, (iii) est utilisé pour la forme de citation du nom et (iv) est utilisé quand le nom fonctionne en tant que prédicat non-verbal. Les critères (ii-iv) sont appelés « functional markedness ».

Le chapitre commence avec un aperçu de la typologie des systèmes de cas africains et une définition de la catégorie du cas grammatical, adaptée aux besoins comparatifs de l'auteur, qu'il est intéressant de reproduire ici :

Case : A case system is an inflectional *system* of marking nouns or noun phrases for the type of relationship they bear to their heads. Inflexional systems are expressed by affixes, tone, accent shift or root reduction; adpositional systems are included only in so far as they encode core participants such as S, A, and O. (König 2008: 5)

[Cas: un système casuel est un système flexionnel qui encode les noms ou syntagmes nominaux selon le type de relation qu'ils ont par rapport à leur régissant. Les systèmes flexionnels sont exprimés à l'aide d'affixes, tons, changements accentuels, ou réductions du radical ; les systèmes adpositionnels sont pris en compte dans la mesure où ils encodent les participants nucléaires tels que S, A, ou O.]²

La deuxième section comporte une analyse de deux langues accusatives, le kemantney (couchitique central) et l'amharique (sémitique), suivie d'une analyse de deux langues de type nominatif marqué, le dhaasanac (couchitique oriental) et le turkana (nilotique). Ces analyses soulèvent pas mal de questions, ce qui pourrait s'expliquer par des contraintes d'espace, mais l'analyse des exemples est aussi parfois déroutante. Ainsi, le système accusatif du kemantney est illustré à l'aide de deux phrases exemples (1-2) :

- (1) k^want-i nīŋ-is xätīy-ay.
glace-NOM maison-ACC percer-PAST
'La glace a percé la maison.' (Leyew 2003 : 239)
- (2) an šäb ĵax-īy^w
1.SG lait boire-PAST
'J'ai bu du lait.' (Leyew 2003 : 241)

Ces exemples doivent illustrer le fait que le système casuel du kemantney est un système scindé ("split") selon le trait défini. Seuls les syntagmes nominaux définis reçoivent une

² S désigne le sujet d'une phrase intransitive, A le sujet d'une phrase transitive et O l'objet.

marque casuelle. L'auteur dit explicitement que A et O n'ont pas de marque casuelle en (2), puisqu'ils seraient tous les deux indéfinis (!). La marque *-i*, dite *nominative*, apparaît sur le nom si celui-ci est défini, masculin et singulier et en position S/A, en isolation ou en position de prédicat non-verbal. Les marques de l'accusatif sont *-(i)s* (pluriel ou masculin singulier) et *-(i)t* (féminin singulier).³ Dans une note de bas de page, l'auteur note que la façon dont le défini est encodé en kemantney n'est pas clair. Or, dans une analyse alternative, qui me paraît plus simple, *-i* est la marque du défini. Cette marque serait alors amalgamée avec celle du genre et du cas dans l'accusatif. La section sur le kemantney est trop succincte pour pouvoir évaluer les analyses alternatives. Ainsi, nous ne savons pas s'il existe une distinction formellement encodée entre défini et indéfini dans les arguments non-nucléaires, dont le rôle est encodé à l'aide de postpositions. Peut-être C. König ne disposait-elle pas d'une description plus précise, mais dans ce cas une langue mieux analysée aurait fourni une meilleure illustration.

Des réserves similaires peuvent être émises pour l'analyse des autres langues discutées dans ce chapitre. Le dhaasanec (couchitique oriental) est analysé comme étant une langue du type nominatif marqué, puisque la forme qui est appelée « cas accusatif » est utilisée dans un nombre de contextes beaucoup plus important que la forme appelée « cas nominatif ». Or, quand on étudie la distribution de ces deux catégories formelles, il s'avère qu'elles n'entrent pas dans la définition de *cas* proposée par l'auteur au début du chapitre. Par exemple, la forme accusative du nom est obligatoire dès que le nom est modifié, y compris quand le nom est en position sujet. Au moins dans cette situation, l'utilisation de l'accusatif ne dépend pas du type de relation entre le nom et son régissant. On se demande donc à quel point les systèmes dits casuels discutés dans ce chapitre sont comparables. S'ils le sont, une définition comparative plus adaptée aurait dû être formulée. De ce fait, l'argumentaire pour l'influence aréale devient difficile à évaluer, le seul argument étant l'existence du « même » type de système casuel dans des langues adjacentes non-apparentées.

Kazuhiro Kawachi

³ L'évaluation des exemples est compliquée davantage par quelques inexactitudes typographiques. Ainsi, la fricative vélaire dans (1-2) est notée à l'aide du symbole API pour une voyelle postérieure non-arrondie ɣ dans le volume. En plus, Benjamins utilise des polices qui ne distinguent pas *a* et *á* en italique, et ils changent *i* en *ı* avant d'ajouter le tréma qui marque la centralisation.

Can Ethiopian Languages be Considered Languages in the African Linguistic Area ? The case of Highland East Cushitic, particularly Sidaama and Kambaata.

Suivant une suggestion de Greenberg (et d'autres auteurs avant lui), Heine et Leyew (2008) ont affirmé que l'Afrique peut être considérée comme une aire linguistique, caractérisée par onze traits typologiques beaucoup plus fréquents en Afrique qu'ailleurs dans le monde. Le but de K. Kawachi est de démontrer que les langues couchitiques orientales éthiopiennes sidaama et kambaata ont un nombre tellement faible de ces traits, qu'on ne peut pas les considérer comme étant membres de la macro-aire africaine. En fait, la même conclusion aurait pu être atteinte pour la plupart des langues africaines situées en dehors de la zone appelée Macro-Sudan Belt par Tom Güldemann, une zone qui se situe dans la partie centrale et septentrionale de l'Afrique subsaharienne (voir Idiatov 2009). Dans sa contribution, Kawachi critique l'approche quantitative à la linguistique aréale utilisée dans Heine & Leyew (2008). Cette critique rejoint parfaitement celle émise dans la contribution de Bernd Heine dans ce volume, qui réfère à Heine et Kuteva (2005) pour un exposé plus complet de sa nouvelle approche, mais qui ne mentionne pas Heine & Leyew (2008).

Tom Güldemann

Proto-Bantu and Proto-Niger-Congo : Macro-areal typology and Linguistic Reconstruction

Tom Güldemann s'intéresse dans ce chapitre au rôle que peut (ou doit) jouer l'approche aréale dans la linguistique historique. Plus particulièrement, il remet en question la reconstruction généralement acceptée de certaines caractéristiques du verbe proto-bantou (PB), ce qui entraîne le rejet d'un scénario de développement diachronique de la structure verbale et phrastique au sein du phylum Niger-Congo proposé par Kay Williamson (1985) et par Larry Hyman (2004). Ce dernier a publié une réplique (Hyman 2011), dont l'essentiel sera discuté ci-dessous.

Au sein du phylum Niger-Congo, il existe des différences typologiques spectaculaires entre les langues du type « kwa »⁴ et les langues du type « bantou de la savane » (BdS). Les langues du type « kwa » sont fortement analytiques. La quasi totalité des verbes y sont monosyllabiques, ne permettant pas d'affixes dérivationnelles, ni la présence de plusieurs

⁴ Chez les africanistes, le terme *kwa* désigne soit une sous-famille du phylum Niger-Congo, dont la délimitation exacte reste un peu floue, soit, par métonymie, un type de langues fortement analytiques dont les langues de la famille kwa sont des représentants typiques. J'utilise des guillemets pour signifier le deuxième usage du terme.

objets. La flexion verbale y est également plutôt modeste. Par contre, le gabarit verbal des langues BdS est réputé pour son exubérance, permettant à la fois des combinaisons de suffixes dérivationnels et une série de préfixes flexionnels. Pour rendre compte de cette variation, Hyman (2004) propose un scénario historique dont le point de départ est identique ou fort semblable à la situation actuelle dans les langues bantoues de la savane. L'ensemble de changements successifs qui a mené au prototype kwa aurait commencé avec la formation de contraintes de maximalité progressivement plus fortes sur les thèmes (c.-à-d. les mots sans leurs préfixes), peut-être liée à un déplacement de l'accent de mot vers le début du thème. Ces contraintes avaient pour conséquence la perte de la possibilité de combiner les suffixes dérivationnels, voire la perte totale de ces suffixes, ce qui entraîne une diminution d'objets que peut avoir le verbe. Cette évolution est également visible au sein de la famille bantou (une sous-famille tardive du Niger-Congo). Les langues parlées dans le nord-ouest de la zone bantouphone sont typologiquement à mi-chemin entre le type BdS et le type « kwa ». Elles ne permettent pas l'empilement de nombreux suffixes dérivationnels et l'expression du temps et de l'aspect y est majoritairement périphrastique.

Güldemann utilise trois types d'argument pour affirmer que le PB a dû être du type intermédiaire que l'on observe aujourd'hui dans les langues bantou du nord-ouest (BN-O), ce qui selon lui rendrait moins probable que le proto-Niger-Congo était du type BdS. Premièrement, il utilise des arguments typologiques pour soutenir qu'une protolange semblable aux langues BdS contemporaines est moins probable qu'une protolange du type qu'on retrouve dans BN-O, puisque les possibilités dérivationnelles exubérantes du premier type seraient très rares dans les langues du monde. Deuxièmement, il utilise l'argument de la directionnalité universelle de la grammaticalisation (analytique > synthétique) pour soutenir que le scénario proposé par Hyman (2004) est peu probable. Certains préfixes qu'on trouve dans les langues BdS seraient cognats avec des formes isolées en dehors de la famille bantou, ce qui impliquerait une dégrammaticalisation (mais le terme *démorphologisation* serait plus exact).⁵ En plus, le fait que les langues BdS aient un gabarit uniforme dans leur groupe préfixal, tandis qu'il y a une variation très importante dans la forme des préfixes, serait le signe d'une grammaticalisation récente à partir d'une famille de constructions périphrastiques. Le troisième argument de Güldemann contre le scénario proposé par Hyman

⁵ Güldemann ne précise pas de quels morphèmes il s'agit, mais il pense sans doute en premier lieu aux préfixes objet qui se trouvent immédiatement devant le radical verbal en BdS.

(2004) est d'ordre aréal. La localité présumée du PB, dans la zone frontalière actuelle entre le Cameroun et le Nigeria, se situe dans une aire linguistique que Güldemann (2008) a appelé *Macro-Sudan Belt* (MSB), tout comme les langues BN-O, et contrairement aux langues BdS. Le PB aurait donc dû avoir un nombre important des traits grammaticaux qui définissent le MSB, y compris les structures du type S AUX O V, où ni les marques temporelles (exprimées par AUX), ni les marques d'objet ne sont préfixées au radical verbal. La réplique de Hyman (2011) démontre de façon convaincante quelques faiblesses dans le raisonnement de Güldemann et cette dispute académique (amicale) me paraît réglée en faveur du scénario proposé par Hyman. Je me limiterai ici à deux problèmes liés à la synchronisation : (i) on ne voit pas quelle est la profondeur temporelle pour laquelle la reconstruction proposée par Güldemann est valide, et quelle est la rapidité des cycles de changement typologique⁶ (ii) la profondeur temporelle des (traits qui définissent les) aires linguistiques, et plus particulièrement du MSB, pourrait être moins grande que celle des protolangues dont elles sont censés déterminer les caractéristiques typologiques.

La pertinence du premier point peut être illustrée à l'aide des formes verbales utilisées pour encoder le présent en beti-bulu-fang, un continuum dialectal BN-O située surtout au Cameroun et au Gabon. Toutes les variétés expriment le présent à l'aide du préfixe *à-* (3), sauf l'éton, la variété septentrionale.⁷ Le dialecte méridional de l'éton a gardé le présent en *à-*, mais a également un présent progressif périphrastique avec un auxiliaire *-^Ltǎ* issu du verbe pour 'être debout'. Dans les autres dialectes, la forme en *à-* a disparu et le présent progressif s'est généralisé (4).

(3) fang ntumu (Gabon, Ondo-Mebiame 2008 : 39)

m-à-dzí

1SG-PR-manger

'Je mange.'

(4) éton (Cameroun, mes notes de terrain)

a. mǎ-tǎ 'dí

|mǎ-^Ltǎ ^L-dí|

⁶ Hyman (2011) parle de cycles de grammaticalisation dans ce contexte, mais ceux-ci peuvent très bien laisser intacte les caractéristiques typologiques des langues.

⁷ N.B. l'éton est la variété qui est la moins éloignée du centre de la Macro-Sudan Belt.

1SG-PR INF-manger

‘Je mange.’

b. bǎ-‘tǎ ‘dí

‘Ils mangent.’

La construction périphrastique est clairement une innovation, puisque la forme de l’auxiliaire contient une trace tonale de l’ancien préfixe *ǎ-*, à savoir le ton bas flottant (˩) audible sous forme de faille tonale (˩) quand l’auxiliaire est précédé d’un préfixe à ton haut (4b). Chez certains locuteurs éton, la marque du présent est prononcé *rǎ*, avec une lénition typique pour les positions non-accentuées (la position préfixale, par exemple). Ceci pourrait indiquer une morphologisation progressive de cette nouvelle marque du présent. Les variétés beti-bulu-fang sont mutuellement compréhensibles. Le fait qu’au sein de cet ensemble une variété ait développé une stratégie périphrastique, qu’elle est actuellement en train de reconstruire, atteste de la rapidité des cycles de morphologisation dans ces langues. L’argument aréal ne nous aide pas à déterminer quelle structure, périphrastique ou synthétique, est la plus ancienne ici. Pour cela, il nous a fallu une étude comparative des dialectes et une explication diachronique à la présence du ton bas flottant au début du radical de l’auxiliaire. Hyman (2011) fournit beaucoup d’indications semblables pour démontrer que les structures analytiques que l’on trouve dans les langues bantou du nord-ouest sont bel et bien issues de structures synthétiques du type généralement reconstruit en proto-bantou. En même temps, le proto-bantou peut bien avoir existé suffisamment longtemps avant de se disperser pour avoir connu un cycle de changement typologique, ce qui vaut davantage pour toutes les étapes entre le proto-Niger-Congo et le proto-bantou.

Le deuxième problème lié à la synchronisation dans la contribution de Güldemann est l’âge des traits typologiques qui définissent aujourd’hui le MSB. C’est une question fort pertinente pour le sujet du volume, mais qui reste relativement peu discutée. Hyman (2011) démontre que les traits du MSB tels que la présence des plosives labio-vélaire ou des pronoms logophoriques sont des innovations relativement récentes dans beaucoup de langues qui les ont aujourd’hui, ce qui met en doute l’existence répandue de ces traits à l’époque proto-bantou ou pré-bantou.

Yaron Matras

Explaining Convergence and the Formation of Linguistic Areas

La contribution de Yaron Matras, basé sur Matras (2009), propose une fondation théorique pour la linguistique aréale et on peut regretter que les autres chapitres n’y fassent pas davantage référence. Le chapitre commence par un essai de définition des aires linguistiques, pour conclure que ce concept n’est pas forcément très utile pour la linguistique, puisqu’il s’agit simplement de groupes accidentels d’isoglosses. Dans la suite du chapitre, Matras s’intéresse donc surtout à la motivation et aux occasions qui permettent aux traits linguistiques de franchir les frontières linguistiques et de se répandre dans les langues avoisinantes. Le point de départ se situe dans les innovations spontanées au niveau du discours par des locuteurs (bilingues, multilingues) qui cherchent des solutions communicatives dans l’ensemble complexe du répertoire linguistique à leur disposition. Le locuteur fait ensuite un choix parmi les solutions possibles, qui est adapté à la situation interactionnelle actuelle et qui consiste, entre autres choses, à déterminer quelle solution appartient à la langue appropriée. Quand il s’agit de déterminer si une structure appartient au bon code linguistique, les structures ne sont pas toutes égales. Les contraintes de sélection sont plus rigoureuses pour les mots-formes que pour les constructions plus abstraites, que le locuteur considérera plus facilement comme étant universelles. Ceci permet à Matras de proposer la hiérarchie de convergence prédictive suivante : *discours* > *phrase* > *syntagme* > *mot*. Ce chapitre succinct ne précise toutefois pas comment la théorie de Matras peut intégrer certains des phénomènes purement formels discutés dans la contribution de Güldemann, tels que l’expansion des contraintes de maximalité ou des plosives labio-vélaires.

Osamu Hieda

Is Kumam a creole language?

La contribution de Hieda discute trois changements dans les langues lwo méridionales⁸ dholuo, acooli, lango et kumam, attribués au contact avec les langues bantou avoisinantes. Le titre du chapitre ne couvre donc pas vraiment son contenu. Je me limiterai ici à un de ces changements, la formation de morphèmes qui marqueraient le temps grammatical (« tense ») en dholuo, puisque l’analyse proposée par Hieda illustre la confusion que provoque l’utilisation répandue du terme *grammaticalisation*. En effet, à force de faire l’amalgame entre différents types de changements linguistiques que l’on peut souvent observer

⁸ Ces langues Nilo-Sahariennes du groupe nilotique occidental sont parlées au Kenya et à l’Ouganda.

ensemble, mais qui sont toutefois différents, on arrive à interpréter l'un comme symptôme de l'autre.

Dans les mots de l'auteur, « Dholuo shows a unique development of tense morphemes that have originated in time adverbs » [le dholuo atteste d'un développement unique de morphèmes qui marquent le temps grammatical, à partir d'adverbes de temps] (p168). Ce développement, dont toutes les traces survivent aujourd'hui, est illustré à l'aide des exemples en (5) :

- (5) a. néné ji ɔ-luwɔ réc
 jadis gens 3PL-PERF:attraper poisson
- b. néé ji ɔ-luwɔ réc
 jadis gens 3PL-PERF:attraper poisson
- c. ji né = ɔ-luwɔ réc
 gens RPST = 3PL-PERF:attraper poisson
- d. ji nɔ-ɔ-luwɔ réc
 gens RPST-3PL-PERF:attraper poisson
- ‘Jadis, les gens pêchaient.’

Ces exemples montrent trois étapes de « grammaticalisation ». Dans la première (5b), la forme de la marque temporelle est réduite, mais elle demeure dans sa position et elle garde son indépendance morphologique. La glose lexicale montre qu'elle est toujours analysée en tant qu'adverbe. Dans les prochaines étapes (5c-d) la marque temporelle est davantage réduite. De plus, elle est intégrée dans le mot verbal, en tant que clitique (5c) ou en tant que préfixe (5d), selon qu'il y a harmonie vocalique ou non. Le morphème temporel reçoit maintenant une glose du type réservé aux valeurs des traits grammaticaux et le dholuo se rapprocherait des langues bantoues avoisinantes, langues qui distinguent au moins un temps grammatical du passé et qui le marquent à l'aide d'un préfixe. Dans cette analyse, le degré élevé d'intégration morphologique des marques temporelles est visiblement une condition suffisante pour reconnaître le trait *temps grammatical* (tense) en dholuo. Or, cette analyse ne réussit pas à reconnaître la distinction grammaticale essentielle entre le dholuo et les langues bantoues avoisinantes : dans une langue bantoue, le locuteur serait obligé d'utiliser le préfixe du passé (grammatical) dans un énoncé comme (5a), qui dénote une activité qui se déroule avant le temps d'énonciation. La question de savoir si un morphème est libre ou pas n'est

pas seulement difficile à résoudre, en vue des multiples contradictions entre critères prosodiques, phonologiques et morphosyntaxiques (Haspelmath 2011), elle me semble surtout sans pertinence grammaticale (voir aussi Idiatov 2008).

Si l'affirmation selon laquelle la catégorie grammaticale de « tense » a surgi dans les langues Iwo méridionales n'est pas convaincante, l'évolution vers une plus grande intégration morphologique de certains circonstants de temps est intéressante et l'hypothèse d'une influence aréale des langues bantoues à retenir, même si elle est probablement difficile à démontrer.

Yuko Abe

The continuum of languages in West Tanzania Bantu : A case study of Gongwe, Bende, and Pimbwe

Yuko Abe propose une étude dialectométrique succincte de trois langues bantou de la Tanzanie, à savoir le bende, le pimbwe et le gongwe afin de déterminer si le gongwe est plus proche du bende ou du pimbwe. L'analyse est basée sur un nombre de données limité que l'auteur a recueilli sur le terrain. La variété gongwe était peu ou pas connue avant.

Rainer Vossen

Patterns of Linguistic Convergence in the Khoe-speaking Area of Southern Africa

Le but de Rainer Vossen dans cette contribution est de présenter un ensemble de phénomènes de convergence au sein du groupe Khoe, un groupe de langues Khoisan. Cette contribution me paraît précieuse pour les spécialistes de ces langues.

Budzani Gabanamotse-Mogara

Tense and aspect in Khoesan: The case of Ju/'hoansi

La contribution de Gabanamotse-Mogara consiste en un aperçu de la situation linguistique au Botswana, suivi d'une description succincte du temps grammatical dans la langue Ju/'hoansi.

Anne Storch

Ritual pathways: Contact in a framework of Difference, Imitation and Alterity.

Dans une zone le long de la rivière Bénoué, qui est extrêmement morcelée du point de vue linguistique, Anne Storch cherche à expliquer des phénomènes de convergence linguistique

dont la distribution et la réalisation sont difficiles à mettre en relation avec des types de contacts typiques entre communautés, tels que les mariages mixtes et les relations commerciales. Il s'avère que, dans cette région, beaucoup d'emprunts sont initiés par des pratiques culturelles comme l'utilisation de langues secrètes, des mécanismes de tabou contre les mots qui ressemblent aux noms des défunts et le lien étroit entre pouvoir et religion, où le pouvoir est souvent soutenu par un lien mystérieux avec une communauté lointaine. L'analyse me paraît pertinente et intéressante, mais son utilité est fortement réduite par un style d'exposition parfois ésotérique, emprunté à l'anthropologie culturelle postmoderne.

Andy Chebanne

The Eastern Kalahari Khoe: A Focus on Inter-Khoisan Ethno-language Dynamics around the Makgadikgadi Salt Pans of Botswana.

Le chapitre d'A. Chebanne propose une enquête sociolinguistique des langues Khoe du Kalahari Oriental (EKK, Eastern Kalahari Khoe) et dresse un bilan pessimiste pour la survie de nombreuses langues et cultures minoritaires.

Akira Takada

Language contact and social change in North-Central Namibia

Akira Takada utilise des méthodes documentaires rigoureuses pour étudier parmi les !Xun San les relations entre les jeunes enfants et d'une part leur mère, d'autre part les groupes d'enfants d'âges divers dans lesquelles ils sont intégrés à partir d'un certain âge. Le chapitre se concentre surtout sur l'intégration de l'enfant dans le groupe d'enfants de sa communauté, à travers les danses et les chansons. Bien qu'il y ait quelques références à la langue bantou owambo de leurs voisins, la linguistique et les questions aréales sont secondaires dans cette contribution.

Hitomi Ono

Two types of Kinship Classification Found among the Khoe Languages – Relative and Absolute Calculations in Determining the Seniority among Classificatory Siblings.

H. Ono propose une analyse détaillée et rigoureuse d'un aspect des systèmes de parenté, qui était resté vague, à savoir la façon exacte dont l'ancienneté parmi les frères et sœurs classificatoires est déterminée chez les G|ui. Contrairement à la majorité des groupes Khoe,

les G|ui ont un système d'ancienneté relatif, qui prend en compte plus de facteurs que les systèmes absolus, où l'âge est le seul critère.

Hiroshi Nakagawa

A First Report on G|ui Ideophones

La contribution sur les idéophones en G|ui par H. Nakagawa s'appuie également sur les données recueillies sur le terrain. Les idéophones G|ui sont définis à l'aide de critères formels propres à la langue. Ils peuvent être utilisés de deux façons, soit en tant que base d'un procédé de dérivation verbale, soit en combinaison avec un quotatif et un verbe à sens généralisé. Un des suffixes dérivationnels, utilisé pour dériver des verbes sonores sur base d'un idéophone (-ts'í) serait un emprunt au !Xóó, une langue qui n'appartient pas au groupe Khoe, contrairement au G|ui. Le G|ui aurait donc reproduit le modèle et la matière d'une stratégie pour intégrer plus facilement les idéophones dans un énoncé.

Matthew Dryer

Noun-modifier order in Africa

Le volume conclut avec une étude typologique de l'ordre du nom et de ses modifiants dans un très grand échantillon des langues du monde, du type que M. Dryer a l'habitude de publier (voir, notamment, Dryer 1992 et ses chapitres dans WALS). Il divise les langues du monde en six macro-aires et compte les familles linguistiques (« genera », des groupes dont la profondeur est comparable à celle du germanique) qui ont un certain trait au sein de ces aires. Les modifiants pris en compte sont les adjectifs, les démonstratifs, les numéraux, les génitifs, les phrases relatives et les marques du défini. L'ordre de ces modifiants par rapport au nom est systématiquement comparé à l'ordre du verbe et de son objet. Dans la première partie du chapitre, Dryer compare l'Afrique aux autres macro-régions du monde. La deuxième partie concerne la distribution des préférences de sérialisation au sein de l'Afrique. Un grand nombre de cartes et de diagrammes aide à visualiser les résultats.

Le but principal de son étude est de démontrer que les langues africaines se signalent par une préférence pour l'ordre nom-modifiant qui est plus forte qu'ailleurs dans le monde, aussi bien dans les langues « de type OV » que dans les langues « de type VO ».⁹ Par

⁹ Langue « de type OV » est ici bref pour « langue dans laquelle l'objet précède typiquement le verbe ». Rien n'est supposé sur les corrélations éventuelles avec d'autres caractéristiques de la langue.

rapport à l'interprétation de ce constat, l'auteur reste plus prudent que certains autres contributeurs à ce volume. Il n'exclut pas la possibilité du hasard, en notant que le seul trait typologique dont la distribution est comparable, bien que restreinte à l'Afrique subsaharienne, est la présence des tons. Ces deux traits ne suffisent pas pour pouvoir parler de l'Afrique comme étant une aire linguistique. Afin de pouvoir interpréter les résultats présentés par M. Dryer, il est également important de comprendre son approche méthodologique et théorique, qui n'est pas discutée explicitement dans ce chapitre. Dryer s'inscrit dans un courant de la typologie qui n'accepte pas l'axiome des catégories grammaticales universelles (W. Croft, G. Lazard et M. Haspelmath sont d'autres représentants explicites de cette approche, à laquelle je souscris). Quand il s'agissait de déterminer, par exemple, l'ordre de l'adjectif et du nom dans une langue donnée, Dryer s'est sans doute basé sur une définition de l'adjectif qu'il a créée en vue de sa comparaison typologique. Les éléments qui dans une langue donnée répondent à la définition de ce concept comparatif, peuvent être différents des éléments qui appartiennent à la catégorie grammaticale d'Adjectif défini par le descripteur sur base de critères propres à la langue en question. Cette divergence entre le concept comparatif qu'a créé Dryer pour son étude et les catégories grammaticales des langues africaines, peut expliquer l'existence d'une zone de langues qui ont l'ordre adjectif-nom, centrée autour de la République Centrafricaine, au milieu d'un continent où l'ordre est massivement l'inverse.¹⁰ Dans cette zone, la qualification nominale se fait très souvent à l'aide d'une construction dans laquelle le qualifiant est construit de la même façon qu'un possédé dans une construction génitive (6).

(6) éton (Cameroun, Van de Velde 2008 : 216)

àlèd ηgâlà

|à-lèd^H = ηgâlà|

3-dur III.CON = [9]bois

'du bois dur'

Ce type de construction, que l'on trouve à travers les frontières généalogiques dans cette zone et qui est extrêmement rare ailleurs dans le monde, est en soi un phénomène aréal

¹⁰ Il y a une autre zone, en Ethiopie, où les adjectifs sont majoritairement préposés, ce qui est en accord avec les affirmations selon lesquelles l'Afrique serait une macro-aire, dont les plateaux d'Ethiopie ne feraient pas partie (voir la contribution de Kawachi).

intéressant (Van de Velde 2012). La définition d'adjectif qu'a utilisé Dryer a logiquement fait prévaloir la fonction (modification d'un nom) et la sémantique (qualification) sur les critères formels d'ordre morphosyntaxique pour traiter en tant qu'adjectifs des éléments comme *àlèd* en (6).

Mark VAN DE VELDE

Références

- DRYER Matthew S., 1992: « The greenbergian word order correlations », *Language* 68, p 81-138.
- GÜLDEMANN Tom, 2008: « The Macro-Sudan belt: towards identifying a linguistic area in northern sub-Saharan Africa », in Heine, Bernd et Nurse, Derek, éd., *A Linguistic Geography of Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 151-185.
- HASPELMATH Martin, 2011: « The indeterminacy of word segmentation and the nature of morphology and syntax », *Folia Linguistica* 45/1, p. 31-80.
- HEINE Bernd & Tania KUTEVA, 2005: *Language Contact and Grammatical Change*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HEINE Bernd & Zelealem LEYEW, 2008: « Is Africa a linguistic area ? », in Heine, Bernd et Nurse, Derek, éd., *A Linguistic Geography of Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 15-35.
- HYMAN Larry M., 2004: « How to become a “Kwa” Verb », *Journal of West African Languages*, 30/2, p. 69-88.
- HYMAN, Larry M., 2011: « The Macro-Sudan belt and Niger-Congo Reconstruction », *Language Dynamics and Linguistic Change*, 1/1, p. 3-49.
- IDIATOV Dmitry, 2008: « Antigrammaticalization, antimorphologization and the case of Tura », in Seoane, Elena et López-Couso, María José, éd., *Theoretical and empirical issues in grammaticalization*, Amsterdam, John Benjamins, p. 151-169.
- IDIATOV Dmitry, 2009: « Review: Bernd Heine and Derek Nurse (eds.): *A Linguistic Geography of Africa*. Cambridge Approaches to Language Contact. Cambridge: Cambridge University Press, 2008. xviii + 371 pp. ISBN 978-0-521-87611-7. », *Linguistics*, 47/6, p. 1391-1400.
- KÖNIG Christa, 2008: *Case in Africa*, Oxford, Oxford University Press.

- LEYEW Zelealem, 2003: *The Kemantney Language. A sociolinguistic and grammatical study of language replacement*, Cushitic Language Studies, 20, Cologne, Rüdiger Köppe.
- WILLIAMSON Kay, 1985: « How to become a Kwa language », in Makkai, Adam et Melby, Alan K., éd, *Linguistics and philosophy: essays in honor of Rulon S. Wells*, Current Issues in Linguistic Theory 42, Amsterdam, John Benjamins, p. 427-443.
- VAN DE VELDE Mark L.O., 2008: *A Grammar of Eton*, Mouton Grammar Library 46, Berlin, Mouton de Gruyter.
- VAN DE VELDE Mark L.O., 2012: « The origin and spread of possessee-like qualifiers in Central Africa », 7th World Congress of African Languages, Buea, Cameroon.